

## **15**

### **LA FARANDOLE**

Contrairement à Léon Faure, la Farandole était très organisée. Je m'y sentais chez moi et pour plus d'une raison.

Cet éditeur appartenait à la galaxie éditoriale communiste. Je n'étais pas adhérent. Ni à ce parti ni à aucun autre. Ce qui valait du reste pour la plupart des auteurs publiés par la Farandole qui ne cherchait pas à recruter, mais à publier des livres pour la jeunesse susceptibles d'illustrer les idées d'émancipation, d'éducation et de transformation sociale caractéristiques de la gauche d'alors.

Mais ces idées-là, générales et humanistes, en dépit d'un air du temps saturé d'idéologie, n'étaient pas un apanage communiste, et les politiques éditoriales, qui s'efforçaient de se positionner par des argumentaires, peinaient à se différencier les unes des autres.

En toute chose, préférer les actes aux discours ; cette vérité vaut aussi pour les éditeurs. L'observation de leur production restait donc le plus sûr moyen pour un auteur de savoir si ses textes avaient des chances d'être regardés favorablement. Avec une nuance toutefois : la production renseigne sur le passé d'une maison et non sur son à-venir.

À moins d'être dans les confidences et les projets d'un directeur de collection, ce qui n'est pas le cas de celui qui cherche à se caser, tu n'as plus qu'à t'armer de patience et à envoyer ton texte à la ribambelle d'adresses que tu as sélectionnée, en espérant qu'un détail dans ta façon d'écrire, une idée, ta manière d'apporter un sujet éveille l'intérêt d'un éditeur et te fasse apparaître comme une occasion de tenter un bout de chemin avec toi.

J'ai accroché La Farandole avec un texte qui avait été refusé partout ailleurs. Mon histoire n'a pas été acceptée de but en blanc, loin de là, mais mon projet a vu le jour. Ce qui avait plu ? Un traitement de la réalité (l'opération de

l'appendicite d'un enfant, évoquée plus haut) assez caustique, arrondi par l'humour. Un trait qui, précisément, avait à mon avis tellement déplu aux autres, qu'ils m'avaient recalé d'autorité. C'était cela, d'après ce que j'ai observé, la véritable politique éditoriale de La Farandole : être sensible à une parole que d'autres rejetaient et publier des livres impossibles à éditer ailleurs. J'énonce ce critère du bout des lèvres, car je sais bien que chacun peut me contredire, en arguant de sa propre expérience. Mais en ce qui me concerne, cette ligne de partage s'est toujours vérifiée.

J'eus bientôt l'occasion de m'en rendre compte, en présentant un nouveau manuscrit, qui avait aussi traîné ailleurs (je n'avais pas encore compris que certaines portes ne s'ouvriraient jamais). Une histoire entre un père et son fils, à travers un jeu de plage, dont mon propre fils m'avait donné l'idée, un jour de vacances. Le paternel de mon histoire voulait obliger son rejeton à participer au jeu, alors que le gosse, s'estimant trop âgé pour ces enfantillages, rechignait. Le père obtenait finalement gain de cause, mais le fils, par sa manière de saboter sa participation, parvenait à ouvrir les yeux de son représentant légal, provisoirement aveugle, mais pas borné. Cet acte de résistance authentique d'un enfant, déterminé à faire grandir son père

avec lui, à l'élever à son niveau en quelque sorte, avait intéressé Ghylaine Povinah, alors directrice de La Farandole. Mais mon héros avait une dizaine d'années, ce qui dans sa production éditoriale renvoyait à une collection de romans. Or, mon texte n'était pas assez développé.

— Est-ce que tu serais d'accord pour l'étoffer ? me demanda-t-elle. Du double, au moins.

Évidemment que j'étais d'accord. Je devais tout recommencer, je ne savais pas du tout comment j'allais m'y prendre, mais j'étais d'accord. D'ailleurs, je n'avais pas de solution de rechange. J'en étais à mon sept ou huitième refus. C'est commode, parfois, de n'avoir qu'une seule route devant soi. Pas mal, même, d'être un peu acculé. Tu ne perds pas de temps à tergiverser. Fini échappatoires et discutailles : « Oui, mais tu comprends... Moi, je trouve que... » Et thèse, et antithèse, et prothèse... Silence ! Tu te poses, tu te tais et tu te remets au travail.

Instant compact. Des ombres bruissent autour de moi. Je les sens. Tous les possibles du texte à venir. J'aime cet infini où les enjeux de l'écriture se rassemblent. Grâce à la contrainte, je parviens à accomplir des actes que ma liberté paresseuse ne m'aurait jamais permis d'accomplir. Des exploits ! Minuscules, mais des exploits. Livre après livre, je n'ai jamais cessé de vérifier cette évidence. La Farandole

m'a initié à ce travail.

J'ai donc rendu mon texte, infiniment plus abouti dans sa nouvelle version. Il a été accepté, moyennant les ajustements habituels, précisions par ci, allègements par là. Quand tu écris, tu corriges, tu modifies, tu reprends sans cesse ton travail et si tu trouves que c'est trop pénible, tu changes de boulot, vu que recommencer, te remettre en jeu, c'est le b-a ba du métier.

Corriger est éprouvant. Tu te confrontes en permanence à ton imperfection. Imparfait, tu sais que tu l'es, of course, globalement, dans ton principe humain, et perfectible avec ça, mais tu détestes t'en administrer la preuve. Tu relis des pages dont tu étais fier, en te prenant la tête à deux mains, tu gémis, tu t'engueules, honteux de ta médiocrité, honteux même d'avoir cru t'améliorer. Passe encore lorsque tu es seul. Mais le pire c'est quand on te plante la truffe dans tes erreurs, comme certains font avec les chiots, pour leur apprendre la propreté.

Par exemple, relire un texte à la table avec ton éditrice, discuter sur une phrase :

— Ça sert à quoi, ça ? Ce paragraphe, il ralentit. Et là, cette emphase ? Les mômes, ils n'en ont rien à cirer ! Ça c'est confus. Qu'est-ce que tu veux dire au juste. On ne

voit pas tes intentions...

Toi, tu regimbes, tu te cabres, tu te justifies, tu sens le rouge du dépit t'enflammer les joues, tu es molesté, secoué, et tu sues. Oui, tu sues, au physique comme au moral. Mais il faut y passer par ce laminoir, mon poteau. Une salutaire séance de dégraissage de l'égo, tu peux me croire, et il te faut du temps pour intégrer cet aspect de ta relation avec ton éditeur comme une simple étape : l'humilité de corriger, de *te* corriger, et accepter que le travail s'achève vraiment, à peu de détails près, lorsque le livre est imprimé, étant entendu qu'on ne publie pas ton texte parce qu'il est devenu parfait à force d'amendements, mais qu'il a atteint un niveau passable, qu'on ne peut plus faire évoluer et qu'on estime bon pour l'édition. « Bon pour le service ! » décrétait le sous-préfet, à la fin des conseils de révision de l'âge du fer. Au suivant !

Plaît-il ?

Quid des gougnaftiers qui écrivent comme ils parlent et des livres magnétophones ? Rien à en dire. Vous ne courez pas dans la même catégorie. L'écriture, pour toi, c'est du sérieux. Un vase en cristal que tu remplis de ton eau de vie.

La séance de travail à la table est aussi une des

caractéristiques du théâtre.

Les comédiens sont assis autour du metteur en scène et lisent la pièce. Cette lecture est généralement située au moment des toutes premières répétitions. C'est une prise de contact collective, pleine d'enjeux, d'observation des uns et des autres, de tension. Le metteur en scène y fait part de sa ligne directrice, de sa conception de l'œuvre et les acteurs de l'idée qu'ils se forment déjà de leur rôle, sous le regard de leurs collègues, de leur patron, soucieux de tracer un périmètre autour d'eux et s'efforçant de s'en sortir le moins mal possible. Cette séance terminée, le travail à la table s'impose à nouveau, collectivement ou en tête à tête, avec le metteur en scène, chaque fois qu'une difficulté oblige à remonter au plus près des intentions, pour repréciser les fondamentaux d'un personnage et les fixer.

J'avais appris cela à Strasbourg, pendant mes années TNS, et je le retrouvais, grâce à l'écriture, avec une familiarité qui n'était pourtant pas dénuée d'appréhension. Au contraire, la ressemblance entre ces deux situations était si grande, j'en connaissais tellement les nuances, l'évolution, que je me raidissais davantage. Je me sentais envahi par le trac, le poids du rôle, sauf qu'ici je jouais à être moi.

Cette tension persiste jusqu'à ce que la confiance s'installe. En effet, ce travail sur le texte, revêt parfois des allures de négociation, entre l'éditeur qui prendra ou non la décision que tu espères le plus au monde : publier ton texte, et toi, l'auteur, qui n'est tout de même pas disposé à te laisser réduire en charpie à coup de fourches caudines. Ah mais ! On y tient tout de même à son orgueil. Le principal moteur de la création artistique, non ?

Sans confiance, donc, point de salut. C'est elle qui assouplit les positions de chacun et son instauration tient à des riens.

Par exemple cette objection : « C'est trop compliqué pour les enfants ! », à propos d'une idée, d'une phrase, d'un mot. Je m'y suis si souvent heurté que je continue à la redouter comme un rhumatisme chronique. En effet, elle peut être la remarque réellement pertinente d'un directeur littéraire à prendre en compte absolument dans l'intérêt de ton texte et des futurs lecteurs, aussi bien qu'une mise en garde par laquelle il t'avertit qu'il refuse absolument d'aborder tel sujet ou d'autoriser tel langage dans les livres qu'il publie. Un comminatoire : « Pas de ça chez moi ! »

La ligne de démarcation entre le conseil judicieux et l'exigence sans appel est extrêmement ténue, et c'est la confiance que tu portes à ton interlocuteur qui t'aide à

discerner la bonne foi de l'intimidation.

Dans cette négociation, l'auteur sait qu'on peut toujours lui rétorquer : « Faisons constat de notre désaccord. Je ne doute pas qu'un de mes confrères ne soit intéressé par votre texte, qui le mérite amplement. Je reste toujours attentif à vos nouveaux projets, que j'examinerai avec plaisir lorsque vous voudrez me les communiquer. Dans cette attente... » En d'autres termes : « Si t'es pas jouasse, casse-toi ! Les rues sont pleines de gens qui veulent éditer ! »

Retour à la case départ. Te revoilà sur le carreau.

Suis-moi bien. Je n'évoque pas ici des caprices de diva.

Par ses propositions, qui sont parfois d'authentiques remises en question, l'éditeur (ou le correcteur) accède directement à ta petite cuisine d'écriture, où il te découvre dans le plus simple appareil de tes vanités indicibles et de tes difformités. On avance donc dans du sensible et le visiteur n'est pas particulièrement tenu de prendre des précautions. Une intrusion salutaire pourtant, dont la brutalité peut te faire découvrir des voies plus simples, plus sobres. Le risque vaut la peine d'être couru, crois-moi.

Quand on se sent, auteur et éditeur, partager une même idée des enfants – néanmoins difficile à expliciter –, animés d'un projet qui peut s'enrichir des apports de chacun parce qu'il se nourrit des mêmes rêves, la confiance et le respect mutuel, ont plus de chances de s'établir. Ton éditeur devient un partenaire de ton évolution d'auteur, et plus largement de ton évolution personnelle, qui n'est pas sans effet sur lui, et peut, en des situations particulières certainement pas généralisables, participer aussi à sa propre évolution.

J'ai commencé à apprendre cela à La Farandole.

Mon bouquin est paru en 1983, sous le titre *L'été où mon père a grandi*, et il a obtenu le prix de la Société des Gens de Lettres.

Disparu depuis longtemps, j'ai eu des nouvelles de lui, il y a quelque temps, par internet. Marrant ce côté vide grenier du ouèbe. Tu y trouves toutes sortes de vieilleries. En l'occurrence les échos d'un colloque sur l'image du père dans les livres pour la jeunesse, dont la communication était faite par un copain, Robert Bigot. *L'été où mon père a grandi* figurait dans le corpus des bouquins analysés et était dénoncé comme une sorte de pamphlet ridiculisant les pères. Je suis resté interdit par cette lecture au ras des

pâquerettes, me demandant si mon critique n'avait pas chaussé des lunettes en foyard, le jour où il a lu mon bouquin. Ne pas voir qu'ils s'aimaient ce père qui régressait en ronronnant dans une image confortable et dépassée de son même, et ce fils qui secouait les puces de son daron sur le mode : « Papa, arrête de faire l'idiot. Réveille-toi, je ne suis plus celui que tu crois ! », m'a consterné.

Cet aspect primordial n'avait pas échappé à Michèle Kahn, Dieu merci, quand elle m'avait remis mon prix, à la SGDL. Pas échappé non plus aux enfants que je voyais dans les classes, qui percevaient gros comme une maison, de leurs petites mirettes affûtées, que mon humour n'était que le porte-parole élégant et pudique de l'amour.

Parmi ces enfants, ceux de Vitry-sur-Seine. J'y avais rencontré tous les CM2, dans le cadre d'un défi lecture. Vingt classes, vingt-quatre, je ne sais plus, qui avaient communiqué à distance, à travers mon livre, grâce au défi, par paires. (Défi. J'ai toujours eu des réticences avec ce mot un peu m'as-tu vu, qui définissait une activité pédagogique puissante, à condition qu'elle soit correctement conduite. Aujourd'hui, je le déteste. Il induit trop la castagne.) Les élèves de quartiers différents, centre ville et périphérie, se rencontraient pour la première fois en ma présence. Intenses rencontres. Il fallait tenir la

marmaille. Quarante à la fois, cinquante, ça tanguait. Ne pas sortir toujours les mêmes réponses à leurs mêmes questions, par égard pour les accompagnatrices qui assistaient à tout, de bout en bout, et qui se seraient ennuyées de m'entendre, atteint de psittacisme. Chaud devant ! Au terme de la première rencontre, porté par l'enthousiasme, j'ai improvisé deux poèmes, un pour chaque classe, que j'ai écrits, souvenir de nous, original. Par la suite, pour ne pas faire de jaloux, il a bien fallu donner sa becquée à chacun, parce que, de classe en classe, la nouvelle circulait de ma petite cérémonie de clôture. Vingt poèmes ou vingt-quatre, je ne sais plus, je t'ai dit. Je me sentais plein, utile à cent pour cent. L'amour de mon histoire, je crois bien, il nous avait contaminé, ni plus ni moins.

J'ai oublié le détail de ces journées. Il m'en est juste resté la beauté et la silhouette des adultes qui s'étaient donné les moyens d'une telle réussite. Cerise sur le gâteau, le budget de l'animation avait permis d'acheter un livre à chaque élève. Combien ? Cinq cents, six cents. C'était pas tous les jours un eldorado pareil. Mais ça ne m'a rien rapporté, parce que l'année du relevé de droits était celle du dépôt de bilan de Messidor dans son ensemble et de La

Farandole en particulier. Disparu en fumée tout cela, dans le bûcher des dettes allumé par un liquidateur judiciaire. Une très triste aventure, mais je n'en suis pas encore là.

**Jacques CASSABOIS**

L'ART DE L'ENFANCE

manuscrit inédit

[www.jacquescassabois.com](http://www.jacquescassabois.com)